

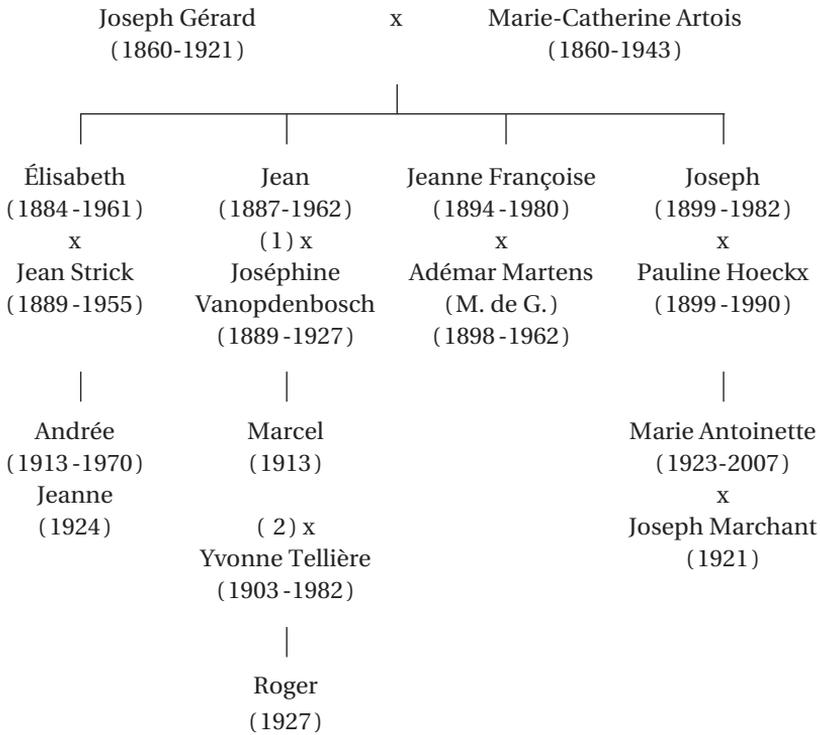
Josyane Vandy

Jeanne et Michel de Ghelderode

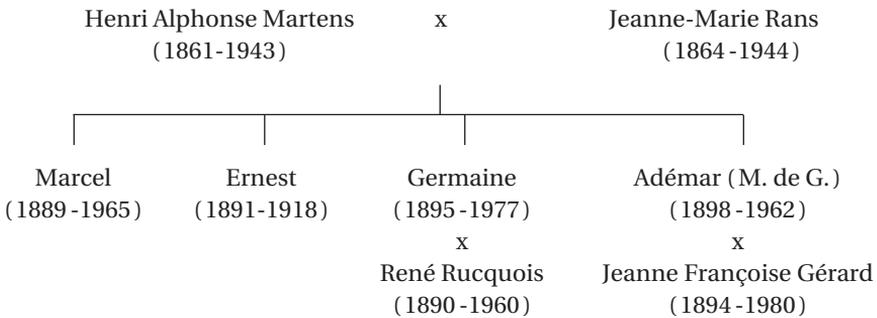
La guerrière et l'archange

Racine

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE JEANNE FRANÇOISE GÉRARD



ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE MICHEL DE GHELDERODE



PRÉLUDE

Ce soir-là, sans but précis devant la télévision si ce n'est voir défiler des images¹, j'ai rendez-vous avec le destin. Avec Michel de Ghelderode. De ce dramaturge à la plume rouge et or, j'ignore tout. Ou presque. Sinon ce qu'en disent les dictionnaires. Deux dates : 1898-1962. Quelques titres de pièces : *Barabbas*, *Hop Signor!* *La Balade du Grand Macabre*, *Mademoiselle Jaire*, *Marie la Misérable*... Deux plaques commémoratives. L'une sur sa maison natale, rue de l'Arbre Bénit au n° 73, à Ixelles. L'autre, rue Lefrancq au n° 71, à Schaerbeek, où il mourut la veille de ses soixante-quatre ans. C'était il y a cinquante ans...

Au hasard de mes lectures, j'ai accroché des bribes de vie, louanges et a priori, des jugements sans appel. Rien de cohérent. Étrange pays que la Belgique où les génies sont suspects et passés sous silence à l'école. Mais ce soir-là, quelque chose en l'archange Michel me trouble. Et, à travers lui, la figure de Jeanne, sa femme. Un prénom de guerrière, une existence de vigie. Sans elle, rien ou presque ne serait arrivé. Sans elle, dit-il, je n'aurais rien écrit.

Jeanne Gérard. À la naissance, une anonyme. Puis, par mariage, Jeanne de Ghelderode. Lui a connu une enfance solitaire, une adolescence mélancolique, traversée de grands moments d'exaltation et d'élan amoureux sans lendemain. Il écrit mais il doute. Avec Jeanne, désormais, il s'affirme. Tous deux ambitieux, issus de milieux modestes, ils ont une revanche à prendre sur l'existence.

Qui est-elle, cette femme, dont les biographes et amis du couple chantent le dévouement, la discrétion, une image quasi saint-sulpicienne ? Compagne loyale, elle a tout épousé de l'homme et de

¹ Michel de Ghelderode, *l'archange*, France 3, dans la série *Un siècle d'écrivains*, documentaire filmé, réalisation de Patrick Zeyen, 1999.

son destin, tantôt femme d'un paria, tantôt épouse d'un génie adulé. Bien loin d'une conjugalité ronronnante. Mais au-delà des renoncements, qui était-elle vraiment ?

Je suis dans la salle de lecture des AML¹, au 3^e étage de la Bibliothèque royale, à deux pas de la Grand-Place de Bruxelles. Un lieu qui sera quasi ma seconde résidence au fil des ans. Sur ma table, une pile d'ouvrages, de documents, lettres, photos. J'y plonge, nage, surnage, m'y noie, y coule, en émerge. Jamais rassasiée. Et parfois perplexe. Qu'est-ce qui m'a poussée à m'attaquer à la biographie intime d'un couple dont j'ignore tout ? Lui, auteur dramatique qu'on joue si peu mais qui suscite encore bien des passions. Elle, sa compagne, femme de l'ombre, dans l'ombre, absente et présente à la fois. Quand je me pose la question – et je me la suis posée souvent tout au long des années d'immersion ghelderodienne –, je n'ai qu'une réponse. La même, inlassablement. Jeanne. Qui peut se vanter de l'avoir connue, au-delà des apparences ? Et qu'y a-t-il de commun entre la femme au physique fané dont certains se souviennent et la jeune fille d'autrefois aux yeux rêveurs ?

À la fin de sa vie, Jeanne a tout d'un personnage ghelderodien. Goitre impressionnant mais œil vif et malicieux. Seule en scène depuis la mort de son mari, elle s'est érigée en gardienne de l'œuvre et du temple. Incarnation de ce curieux type humain, les veuves d'écrivains. Prolongements posthumes de leurs chers disparus. Toutes pareilles et toutes autres. Abusives, jalouses, acariâtres, imprévisibles, soupçonneuses, castratrices. Au pire. Enjôleuses, drôles, lucides. Pour le meilleur.

À cette image, j'en superpose une autre. La photo de Jeanne en 1917. À vingt-trois ans. Presque belle. Ses yeux, au-delà du photographe, semblent interroger l'avenir, délaissé un moment le livre ouvert entre ses mains. J'ai le sentiment d'un appel. Qu'elle m'appelle ? Elle est assise, un peu penchée. Son dos effleure le dossier de la chaise. Tendue, comme par une attente. Un désir. Avec une esquisse de sourire, un frémissement de la bouche. Au cou, une chaînette glisse vers l'encolure d'un chemisier bouffant. La jupe, ample, à taille haute, gomme la silhouette. Et la crinière de cheveux clairs et bouclés éclipe le visage au regard aigu, nez fort et lèvres charnues. D'une sensualité baudelairienne qui a dû faire craquer les défenses du poète

1 Les *Archives & Musée de la Littérature*, fondées en 1958, sont un centre de documentation et de recherche sur le patrimoine littéraire, théâtral et éditorial de la Belgique francophone (Bibliothèque royale de Belgique, Bd de l'Empereur 4, B-1000 Bruxelles).

timide aux allures de cynique. Cette photo, je la regarde souvent. Je crois y voir un signe. J'entends les questions que Jeanne se pose. « Ma vie, de quoi sera-t-elle faite ? Belle ou cruelle ? » Il y a des rêves dans son regard. J'ai voulu les connaître. À travers elle, ce livre a pris corps. Elle fut mon sésame, mon laissez-passer vers une histoire de couple à la petite musique singulière. Jeanne. Ma seule réponse au « pour-quoi ? ». Comme si elle m'avait fixé rendez-vous...

Elle m'intrigue. Dans ses rares lettres et confidences, dans ses quelques interviews, difficile de la cerner. Elle est énergique, oui. Intelligente. Les pieds sur terre, l'œil sur les manuscrits. Et gaie. C'est une nature, Jeanne, intransigeante et combative. Secrète aussi mais jalouse. À raison ? Michel, l'anti-don Juan, qui lorgne les femmes de biais, les séduit par cela même qui devrait les éloigner. Sa timidité. Nulle liaison secrète pourtant. Pour accéder au maître, à Ghelderode, il faut gagner les faveurs de Jeanne. Les élues, qui gravitent autour de lui, se tiennent à distance. C'est de lettres surtout qu'elles se nourrissent. Missives où alternent jugements affectueux ou cinglants. Mots tendres auxquels, vieillissant, il associe Jeanne. Aveux tardifs d'un pudique à la compagne qu'il n'a peut-être pas assez aimée car, lui qui ne s'aimait pas, de quel amour fut-il capable ?

Partir à la recherche de Jeanne, redessiner les contours de son existence auprès de l'homme qu'elle a aimé, nous le savons, passionnément, tel est mon propos, non pas en biographe classique, attachée à tout élucider, mais en complice sans complaisance. Elle est le fil d'Ariane qui m'a guidée à travers le labyrinthique « Ghelderode-land » et sa géographie complexe. Je n'ai pas eu la chance de la rencontrer. M'aurait-elle, sinon, admise dans son cénacle ? Sa nièce, Marie Antoinette Marchant-Gérard¹, m'a reçue. Si méfiante dès l'abord qu'en elle j'ai cru la reconnaître. C'était Jeanne telle que je l'imaginai. Le physique, le style, la voix, l'énergie et jusqu'au rire... Nous nous étions promis de nous revoir. En août 2007, la mort en a décidé autrement. De cette unique rencontre, je garde pourtant le sentiment d'avoir effleuré l'aile du mystère.

Jeanne et Michel. N'est-il pas troublant de s'attacher ainsi, presque malgré soi, et de naviguer, depuis dix ans déjà, sur toute la houle des sentiments, de l'agacement à la tendresse, du dépit ou de la réprobation à l'admiration ? Oui, je me suis éprise de ce couple extra-ordinaire. De l'œuvre de Michel et de sa vaste correspondance,

1 La fille de son frère cadet Joseph Gérard.

sans égale dans le monde des lettres belges. Mon île aux trésors, sauvée par le professeur et académicien Roland Beyen¹ qui en publie aujourd'hui le dixième tome. L'ultime. Sans lui, je n'aurais eu ni l'envie ni l'audace de me lancer dans cette aventure, de mêler ma propre voix à la sienne et à d'autres tout aussi érudites et passionnées. Peut-être le temps est-il venu d'ouvrir plus grandes les portes à la reconnaissance...

Au cimetière de Laeken, j'ai trouvé la tombe de granit bleu². Jeanne et Michel, Michel et Jeanne y reposent, proches comme ils le furent toute leur vie. La pierre est lisse, mer étale, ni vagues ni remous. Le cri d'un oiseau, la cloche de l'église Notre-Dame. La paix, enfin! Pour cette pierre, leur ultime ciel de lit, Jeanne a remué ciel et terre. Il a fallu une souscription nationale et plus d'un an pour que Michel quitte son caveau provisoire et s'installe, en 1963, dans cette couche où elle l'a rejoint en 1980. Si sa (longue) survie à son mari eut un sens, il est là. Achever l'œuvre de Michel, la pérenniser, sceller la voûte auréolée au-dessus de sa tête. Et puis, mission accomplie, poser sa tête à côté de la sienne, comme tous les soirs de leur vie, sur cet oreiller de granit. Fermer les yeux et guetter son souffle. Michel, tu dors?

1 Roland Beyen, né à Nieuport le 13.1.1935 dans une famille de pêcheurs. Professeur à la KU Leuven (1965 à 2000), élu académicien, membre philologue (8.1.1994). Les dix tomes de la *Correspondance de Michel de Ghelderode* ont été publiés de 1991 à 2012, voir ci-après p. 223.

2 Pelouse 33.

Le 1^{er} avril 1962

Dans deux jours, Michel aura soixante-quatre ans. Depuis hier, son souffle s'amenuise. Ce souffle auquel Jeanne suspend sa propre respiration. Soufflet de forge enrôlé, il fait taire tout autre bruit dans la chambre qui sent l'éther et la fièvre. À midi et quart, le silence, soudain.

Michel a-t-il tourné la tête une dernière fois vers la fenêtre, le ciel qui, entre les rideaux tirés, hésite entre le bleu et le gris, le jardin où, déjà, pointent les lilas ? En ce dimanche de la mi-carême, alors que les chrétiens se préparent à fêter la résurrection du Christ, guette-t-il le chant des oiseaux annonciateurs de Pâques ? Il serre les doigts de sa compagne qui tente de le retenir – encore un instant, madame la mort ! – au bord du néant. Non ! Jeanne a-t-elle crié ? A-t-elle imaginé son cri ? De sa bouche où s'exhale un râle, Michel lui a-t-il répondu ?

Jean Ray¹, l'ami gantois qui l'a veillé toute la nuit, se penche, recueille un dernier soupir : « Mon pauvre marin... » Ultime hypnose de la mer ? Retour à la mer/mère tant aimée ? Michel a largué les amarres. Le docteur Fernand Moulaert lui ferme les yeux, note l'heure de la mort. La veille, raconte Marie Antoinette, il lui avait dit : « Vous êtes guéri ! » Jeanne avait osé y croire... Elle serre dans ses bras le compagnon d'une vie – tant de jours ensemble, de bonheurs, de malheurs. Elle embrasse sa peau, si chaude encore et fiévreuse. De cette fièvre qui ne l'a guère quitté ces dernières années. En contrepoint des sanglots monte, dans la chambre, le crissement sourd d'un crayon. Sur une feuille blanche, le peintre Jean-Jacques Gaillard² grave les traits de Michel. Lèvres entrouvertes, comme s'il allait se remettre à parler.

1 Témoignage dans Lucien Binot, *Conversations autour de Michel de Ghelderode*, Bruxelles, La Rose de Chêne, 1993, p. 473.

2 Témoignage de Jean Francis, Carte blanche, « Ghelderode vingt ans après », *Le Soir*, 1.4.1982.

Masque creusé par des années de souffrance. Reflet de ses peurs, d'une trop grande lucidité ?

« Il s'est senti partir », dit Jeanne. Happé par cette mort qui hante son œuvre et qu'elle a combattu, pied à pied, pendant les trente-huit ans de leur mariage. Elle était venue au monde pour aimer et soigner cet homme-là. À la fin de sa vie, il s'en émerveillait, louait son courage, son énergie, sa fidélité. Elle lui avait permis d'écrire tout son saoul sans se soucier du reste. Sans rien exiger pour elle.

En ce 1^{er} avril 1962, dans cette chambre où, si longtemps, elle tint tête au diable et au bon Dieu, Jeanne ne saisit pas encore ce que la mort lui a arraché. Et ce qu'elle va lui confier. Reste un dernier acte à écrire. Il lui revient, c'est son héritage, d'y mettre le mot « fin ».

Une enfance bruxelloise

Elle vient au monde le 3 novembre 1894. Jeanne-Françoise Gérard. Sous le signe du Scorpion. Un indice? Elle pousse son premier cri dans la maison familiale de la rue Liedts, à Schaerbeek. Une commune du nord de Bruxelles qui commence à s'urbaniser. Simple faubourg de maraîchers que traverse une mer de jardins potagers où vient quasi s'échouer la forêt de Soignes. On y cultive la vigne, on y élève des ânes qui transportent choux, carottes et navets au marché de Bruxelles. Ces ânes qui, aujourd'hui encore, font la fierté des Schaerbeekoïis, nullement vexés de les voir braire sur leur blason communal.

Sur ses jeunes années, Jeanne s'est rarement confiée. Une discrétion qui ne dissimule nul secret, si ce n'est la vie ordinaire d'une enfant de milieu modeste dans un quartier populaire de la capitale, fin XIX^e, début XX^e siècle. À sa naissance, son père, Joseph Gérard, a trente-quatre ans. Il est né à Lierre, petite ville flamande, entre Bruxelles et Anvers, où le temps semble s'être arrêté. C'est un enfant de l'amour. Situation presque banale à cette époque où les filles mères sont légion. Selon le récit familial, sa mère l'abandonne à son tour. Qui l'élève alors? Grand-mère, tante, nourrice? On retrouve Joseph, adolescent, à Bruxelles. Dans quelles circonstances? Mystère, mais la blessure d'abandon existe, qui explique peut-être ses choix de vie et son engagement gauchisant. Il est ce genre d'homme accroché à un idéal. Prêt à pourfendre une société sans pitié, surtout à l'égard des femmes et des enfants, même si l'amour maternel, dont il a été sevré, n'est pas encore élevé au rang d'absolu.

Il devient typographe. Sans doute formé sur le tas, apprenti dans une imprimerie dès l'âge de douze, treize ou quatorze ans. Le métier lui encre les doigts, la conscience des inégalités de classe l'atteint de plein fouet. Jeune et exalté, ce Joseph Gérard! Très vite, il prend sa

carte du POB, le tout nouveau Parti ouvrier belge qui est né¹ dans l'arrière-salle enfiévrée du café du Cygne, sur la Grand-Place de Bruxelles. On l'imagine courant les meetings. Il boit les paroles des orateurs qui dénoncent la misère des ouvriers trimant douze à quatorze heures par jour pour un salaire de famine. Avec ses camarades, il bouffe à l'occasion du curé mais vibre religieusement aux accents de l'*Internationale*. Ce chant révolutionnaire qu'un ouvrier tourneur lillois, natif de Gand, Pierre Degeyter, a mis en musique².

Au printemps 1886, le pays est en ébullition. Grèves, manifestations, émeutes et répressions échauffent les pavés. Le roi Léopold II programme une vaste réforme sociale. Il a cinquante-deux ans. Monté sur le trône à l'âge de vingt et un ans, il y a succédé à son père, Léopold de Saxe-Cobourg, premier souverain de cette jeune Belgique qui a vu le jour en 1831. Physiquement, ce Léopold second est très grand, « sorte d'asperge au nez immense, à la barbe brune florissante, aux cheveux brossés sur le côté à la mode autrichienne³ ». Il respire mal et traîne un peu la patte mais il est ambitieux pour son petit pays qu'il rêve grand. Peu à peu, il a transformé Bruxelles la provinciale en une capitale à l'architecture futuriste et pris possession, en Afrique, du Congo et de ses richesses. Il veut ouvrir le pays au progrès mais, visionnaire incompris, il reste le mal-aimé.

Un temps pour la lutte, un temps pour l'amour. Il fait froid ce 11 novembre 1882 mais Joseph Gérard s'en fiche. Il se marie. L'élue, Marie-Catherine Artois, a le même âge que lui, vingt-deux ans. Rieuse et sans chichis, la jeune Bruxelloise a séduit au premier regard cet homme affectueux et doux, une crème d'homme, diront ses enfants. Ils partagent la même foi en des lendemains qui chantent.

Après leur mariage, la jeune femme reprend une laverie, 14 rue Liedts, à Schaerbeek. Un commerce qu'elle mène tambour battant et qui occupe une douzaine de blanchisseuses. Le jeune couple vit à l'étage de la maison où montent les odeurs de lessive et les vapeurs des fers à repasser. Quatre enfants vont y naître, Élisabeth (dite Lisa ou Élisa), Jean, Jeanne et Joseph⁴, sur la table de la cuisine. Chose courante à l'époque. Les femmes accouchaient chez elles. Seules les pauvres allaient à l'hôpital.

1 En 1885.

2 En 1888.

3 Patrick Roegiers, *La Belgique. Le roman d'un pays*, Paris, Découvertes Gallimard, 2005, p. 42.

4 Respectivement en 1884, 1887, 1894, 1899.

Dans ce milieu qu'on devine uni, dans cette atmosphère bruyante et chaleureuse, Jeanne grandit à l'ombre de ses aînés, Élisabeth et Jean, dix et sept ans de plus qu'elle. Au physique, le même moule. Tous yeux bleus et cheveux bouclés. Gamine espiègle, elle aime faire des grimaces, peut-être même les teste-t-elle devant un miroir pour attirer l'attention. Car, troisième de sa fratrie et reléguée au rang de petite, c'est une fillette solitaire. À la naissance du cadet, Joseph, elle a presque cinq ans. Cette poupée vivante, ce bébé la fascine. Elle le choie, le berce. Il sera toujours un peu son enfant. Le petit frère et la grande sœur complices. Sur une photo de 1906 – elle a onze ans –, assise à côté de sa sœur en chapeau à plumes et ombrelle Belle Époque, elle pose, très petite fille modèle. Robe au col de dentelle, hautes bottines et boucles anglaises disciplinées par un joli nœud. Mais la grande bouche et la mâchoire serrée trahissent le caractère, la détermination. Entre ses mains, un livre. Vite, vite, comme si elle mourait d'envie de s'y replonger. De ses jeux d'enfant, nous ne savons rien. C'est l'époque où Bécassine¹ naît au bout du crayon de Joseph Pinchon, où *La Semaine de Suzette* et la comtesse de Ségur² enchantent les petites filles. Lit-elle pour rêver, s'évader et oublier une médiocre santé? À l'âge de quatre ans, elle surprend une confiance du médecin chuchotée à l'oreille de sa mère : « Cette enfant ne vivra pas longtemps. » De quoi souffre-t-elle? Elle crut, des années durant, qu'elle ne dépasserait pas les quarante ans. Il est vrai qu'en 1900, l'espérance de vie pour les femmes était de quarante-sept ans seulement! Jeanne se trompe. Elle fêtera ses quatre-vingt-six ans.

Son parcours scolaire, nous ne le connaissons pas. Sans doute l'école communale rue Gallait, à deux pas de chez elle. Jusqu'à quatorze ans³. La majorité des filles ne fréquentent que les primaires, à peine le secondaire, que dire de l'universitaire! Leur avenir? « Le mariage ou la misère », clame Isabelle Gatti de Gamond, féministe et socialiste⁴. Elle est de ces pionnières qui se battent pour le droit des

1 Personnage de BD créé le 2.2.1905 dans le premier numéro du magazine pour fillettes *La Semaine de Suzette*, revue hebdomadaire éditée par Gautier-Languereau. Le dernier (n° 144) paraîtra le 25.8.1960.

2 Les romans de la comtesse de Ségur (née Sophie Rostopchine), dont *Les Malheurs de Sophie* et *Les Petites Filles Modèles* (1858), ont été publiés, illustrés, chez Hachette entre 1857 et 1872 et dans La Bibliothèque rose à partir de 1860.

3 Il faut attendre 1911 pour que tous les enfants soient scolarisés jusqu'à quatorze ans.

4 Dans le *Dictionnaire des femmes belges XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction d'Éliane Gubin, Catherine Jacques, Valérie Piette et Jean Puissant, Bruxelles, Racine, 2006, p. 268-270.

femmes à l'éducation, la clef de leur émancipation. En ouvrant la première école moyenne pour filles, rue du Marais, elle leur offre un tremplin, timide encore, vers les études supérieures mais, déjà, un autre choix de vie. Jeanne fut-elle bonne élève ? Intelligente, c'est sûr, et débrouillarde en tout. Elle n'a pas sa langue en poche, non plus. Et sait se faire respecter, à l'exemple de sa mère, qui mène son monde à la baguette, son mari, ses blanchisseuses et ses quatre enfants. Debout dix heures par jour, elle est au four et au moulin, au service des bourgeoises, ces dames très « bovaryennes » qui, entre leur foyer et les œuvres de charité, cultivent l'art d'être oisives. Heureusement, Marie-Catherine va pouvoir souffler. En 1905, le dimanche devient jour de repos pour tous.

En ces années 1900, qu'on dit belles – pas pour tout le monde – années d'insouciance pour une bourgeoisie triomphante, de boom économique et de conquêtes coloniales, une jeune femme scandalise les bien-pensants. Colette. Sa série de romans, les *Claudine*¹, se lit sous le manteau. Ces histoires au parfum sulfureux, qui revendiquent pour les filles le droit au plaisir et à la liberté sexuelle, sont plus dangereuses aux yeux des catholiques que les suffragettes qui réclament le droit de vote. Chez les Gérard, ces débats de société agitent-ils les soirées familiales ? Élevée dans un milieu socialiste, Jeanne n'a pu ignorer les luttes des femmes qui suscitent peurs et sarcasmes. À cette époque où elles tentent de faire entendre leur voix publique, qu'attend-elle de l'avenir ?

Le 1^{er} janvier 1910, la famille Gérard fête l'an neuf. Elle boit à la santé d'Albert, le nouveau roi, monté sur le trône depuis six jours. Léopold II, le vieux monarque², l'appelait « l'enveloppe fermée », tant l'étonnait ce garçon timide et taciturne. Pourtant, lorsqu'il prête serment, en français et en néerlandais pour la première fois, le royaume s'émeut et applaudit. On le trouve beau, ce jeune homme blond d'1,92 m, yeux bleus et lunettes cerclées d'or. On aime aussi qu'il ait fait un mariage d'amour avec la menue jeune femme qui se tient à ses côtés, Élisabeth, née Wittelsbach, la nièce de l'autre Élisabeth, la légendaire Sissi³.

1 *Claudine à l'école* (1900), *Claudine à Paris* (1901), *Claudine en ménage* (1902), *Claudine s'en va* (1903), Paris, Société d'Éditions Littéraires & Artistiques, Librairie Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin.

2 Mort le 17 décembre 1909 et inhumé dans la crypte royale de l'église Notre-Dame de Laeken.

3 Élisabeth, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, épouse de l'empereur François-Joseph I^{er}.

Jeanne a quinze ans. Bientôt, ses aînés vont quitter la maison. Deux couverts ont été ajoutés à la table qu'éclairent des bougies. À droite, pour Joséphine, la fiancée de Jean. À gauche, pour Jean n° 2, l'amoureux de Lisa, aux yeux de rire clair. L'avenir se teinte en blanc. En ce printemps de son adolescence, les envies de Jeanne bourgeonnent. Tant de choses à découvrir, à comprendre, à goûter.

Le 23 avril, le jeune roi ouvre l'Exposition universelle de Bruxelles¹. Pour fêter l'événement, l'avenue Louise est éclairée à l'électricité. Les Bruxellois y affluent. Chaperonnée par ses parents, Jeanne s'emplit les yeux de lumières. A-t-elle rêvé de voyages lointains à l'Exposition coloniale de Tervuren? Frissonné au spectacle des pionniers de l'aviation dans leurs drôles de machines volantes? Le monde change. Au Bois de la Cambre que Léopold II a offert aux (ingrats) Bruxellois, pour qu'ils jouissent de la campagne en ville, les chevaux-moteur dépassent les attelages à chevaux. Les tramways, pris d'assaut, klaxonnent. Jeanne a-t-elle retroussé ses longues jupes pour enfourcher une bicyclette? Se passionne-t-elle pour les premières émissions de radio? Dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, le *Titanic*, fleuron des paquebots britanniques, fait naufrage. Sinistre présage. À l'aube de la déflagration qui va secouer l'Europe, à quoi rêve cette jeune fille en fleur?

1 Du 23 avril au 1^{er} novembre 1910, sur le plateau du Solbosch, site occupé depuis par l'ULB. L'exposition eut un grand succès, avec près de 13 millions de spectateurs, et malgré un incendie dans la nuit du 14 au 15 août qui ravagea le palais représentant la Belgique ainsi que l'attraction Bruxelles-Kermesse.

TABLE DES MATIÈRES

Arbres généalogiques	7
Prélude	9
<i>Il y a cinquante ans : le 1^{er} avril 1962</i>	13
1 Une enfance bruxelloise	15
2 Un poète est né	21
3 Une bouture d'original	29
4 Les années sombres	33
5 Chère Louise, tendre Madeleine	41
6 Tempête pour un marin	51
7 Mademoiselle Remington	59
<i>Moi, Jeanne de Ghelderode</i>	65
8 La paix du cœur	67
9 Le temps de l'insouciance	73
10 Rendez-vous d'amour à Ostende	83

11	Au cabaret <i>À l'Âne qui pète</i>	89
	<i>Moi, Marie Antoinette Marchant-Gérard</i>	97
12	Trois petits tours de marionnettes	99
13	Et le VVT vint...	103
14	De Martens à Ghelderode	109
15	Est-ce que tu m'aimes ?	117
16	La Balade des chefs-d'œuvre	125
	<i>Moi, Alphonse Martens</i>	151
17	Guerre et galère	153
18	Drôle de Libération...	163
19	Ces « foutus Français »	173
	<i>Moi, Marie de Vivier</i>	183
20	Un séjour dans la « Maison des Fous »	185
21	Poupées de cire, amies de cœur	191
22	Les anges des derniers soirs	199
23	« J'ai tant pleuré... »	209
	Remerciements	221
	Sources générales	223
	Index des noms de personnes	225